

Premier baiser

Il y avait ce vieux bus abandonné au bout du terrain vague. Il n'avait plus de roue et la peinture verte s'écaillait par plaques. Marc ne savait pas depuis quand il était là ; en fait il l'avait toujours vu au même endroit. Curieusement, les vitres étaient intactes, sauf une, sur le côté droit, vers l'arrière. A l'intérieur, à part la banquette arrière, tous les sièges étaient éventrés et la portière coulissante, coincée à mi-ouverture, ne permettait l'accès qu'à condition d'être assez mince. C'était son cas, ainsi que celui de Jocelyne et d'Annie, les deux amies inséparables dont il était secrètement amoureux. Enfin... de Jocelyne surtout. C'était elle la plus belle et Marc était prêt à mourir pour elle.

Annie n'était pas mal non plus, et n'importe comment, la première des deux qui accepterait de l'embrasser — il voulait dire, un vrai baiser sur la bouche, comme au cinéma — il ne pourrait pas se permettre de faire la fine bouche, c'était le cas de dire. A treize ans, Marc n'avait jamais embrassé une fille sur la bouche et tous les soirs avant de s'endormir, il rêvait de longs baisers passionnés échangés avec Jocelyne. Souvent, le rêve se terminait... Bon ! il rougissait rien que d'y penser.

Des copains plus expérimentés lui donnaient des conseils et lui affirmaient qu'il ne fallait pas oublier de mettre la langue... Il était sceptique. Il ne se voyait pas faire ça à Jocelyne, à coup sûr, elle serait très choquée. Il était persuadé que ses copains lui racontaient des histoires.

Comment pouvait-on faire une chose pareille ?... Dégueulasse !... avait commenté Marc.

– Oh ! Il y a pire que ça, avait dit Gérard en se fendant la poire.

Gérard avait quinze ans passé et prétendait avoir fait bien pire avec sa cousine aux dernières vacances. Mais Gérard se vantait toujours de faire mieux que les autres. On ne le croyait jamais qu'à moitié et Marc ne voyait pas ce qu'il pourrait faire de mieux qu'embrasser Jocelyne sur la bouche.

A la fin des années cinquante, ce qui pouvait se passer entre un garçon et une fille semblait encore tout à fait mystérieux à un garçon de treize ans. Il entrevoyait bien d'insondables abîmes, quand le soir dans son lit... mais on ne pouvait pas parler de ces choses-là à cœur ouvert ; il fallait tout découvrir pas soi-même. A treize ans, on n'osait pas poser trop de questions. Aux parents ?... c'était exclu... on risquait la gifle. Aux copains ?... encore moins, on aurait essuyé trop de quolibets. Le mieux était d'afficher l'air blasé du type qui a déjà beaucoup vécu et n'a plus rien à apprendre de la vie, même si personne n'était dupe. Les quelques informations sur le sujet venaient de copains qui en savaient encore moins que vous mais qui affichaient assez d'assurance pour vous faire croire le contraire.

Marc s'était installé dans le bus abandonné, sur la banquette du fond. Jocelyne et Annie lui avaient promis de venir à trois heures. Encore cinq minutes.

En fermant les yeux, il se vit commandant d'un navire échoué sur un banc de sable dans la mer des Caraïbes. Son équipage était parti dans les canots de sauvetage, mais lui, il avait refusé d'abandonner son poste...

Puis il chassa de son esprit cette histoire stupide. Il n'était plus un enfant pour jouer de la sorte.

Il aperçut Annie qui se faufilait par la porte entrouverte à l'autre bout du car. Elle était seule. Il fut déçu. Décidément il préférait Jocelyne. Elle venait d'avoir quinze ans, Jocelyne, et elle ressemblait déjà à une vraie femme avec les formes qu'il fallait aux bons endroits. Annie, avec ses treize ans et demi, ses couettes, sa jupe écossaise et ses tennis, gardait encore des allures de gamines ; elle n'avait même pas de seins. Il afficha néanmoins son plus beau sourire en plissant légèrement les yeux comme le font les myopes. Cela lui donnait un petit air James Dean, croyait-il. Il ne se leva même pas pour l'accueillir. Après lui avoir serré la main, elle s'assit à côté de lui.

- Jocelyne n'est pas avec toi ? demanda Marc.
- Non ! Elle est partie en voyage avec sa mère.
- En voyage ? Elle ne nous a jamais parlé d'un voyage. Et le collègue ?
- Ça s'est décidé assez vite... Elle va manquer les cours pendant quelque temps.

C'est son père qui me l'a dit, dit Annie.

– Ils sont très riches, les parents de Jocelyne... En tout cas, c'est sympa d'être venue toute seule.

Annie avait à peine rougi. Elle baissait les yeux et regardait fixement la pointe de ses tennis. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient seuls au fond de ce car en ruine. Aussi intimidés l'un que l'autre, ils essayaient de trouver quelque chose de pas trop bête à dire. Chacun d'eux sentait bien que l'autre attendait... mais quoi ?

Marc mourrait d'envie de lui passer son bras autour du cou. Elle laisserait sa tête aller contre son épaule, il l'embrasserait, d'abord sur le front, et si elle se laissait faire, il tenterait d'embrasser sa bouche qu'il voyait là tout près, frémissante... Mais voilà... il n'osait pas. Pourtant, ils n'allaient pas rester comme ça jusqu'à la Saint glinglin.

Il contemplait son profil en contre-jour, si pur, comme sur certains tableaux qu'il avait vu dans les livres d'art de son père. Elle semblait ne pas se rendre compte qu'il s'approchait tout doucement. Elle se tourna vers lui juste au moment où ses lèvres allaient effleurer sa joue dans un baiser qui aurait pu passer pour amical. Leurs lèvres se rencontrèrent comme par inadvertance, cela ne faisait pas du tout prémédité. Il s'attendait à ce qu'elle détourne la tête mais elle n'en fit rien. Il mit alors son bras autour de ses épaules et elle glissa sa main sur sa nuque comme pour le retenir et prolonger leur baiser.

C'était doux et chaud.

En voyant les acteurs s'embrasser, au cinéma, Marc s'était toujours demandé comment ils faisaient pour respirer quand leur baiser durait si longtemps. Il respirait très bien en fait, Annie non plus ne semblait pas du tout à bout de souffle. Il suffisait de respirer par le nez.

Il aurait voulu que cela dure toujours.

Cela se fit presque tout seul ; soudain tout devenait facile, évident. Sa langue vint forcer avec délicatesse les lèvres d'Annie qui s'entrouvrirent aussitôt. Leurs langues se mêlèrent. C'était encore plus doux, encore plus chaud. Ce n'était pas du tout « dégueulasse », comme il l'avait affirmé sans savoir de quoi il parlait. Les copains ne disaient donc pas que des conneries !

Il la raccompagna jusque chez elle. Ils marchèrent lentement, main dans la main sans dire une parole. Ce qu'ils éprouvaient était au-delà des mots. Bien avant l'entrée du village, il la lâcha à regret : ils ne pouvaient pas s'exhiber ainsi. Devant sa porte, elle jeta un rapide coup d'œil circulaire pour s'assurer que personne ne pouvait les voir et elle lui planta un rapide baiser sur les lèvres.

– A demain ? demanda-t-il.

– Oui... si je peux.

– Et Jocelyne ? Tu lui diras ?... Pour nous, je veux dire ?

– Oui bien sûr, c'est ma meilleure amie, on se dit tout... Ça t'embête ?

– Non !... Où est-elle partie en voyage ?

– En Suisse... Elle devait subir une petite opération pas bien grave paraît-il, je ne sais pas quoi exactement... Il n'y a que là-bas qu'on fait ce genre d'opération... C'est du moins ce qu'elle m'a dit.